

Réponse à l'article de Mathias Rollot : *Errer et s'égarer dans l'idée d'enceinte*

Frank Rambert

La revue Métropolitiques a publié, le 13 avril 2020, un article de Mathias Rollot sur mon livre *Hors nature*. Cet article, qui se voudrait être une recension s'avère être plutôt un portrait à charge qui se manifeste par une agressivité peu commune dont on peut se demander ce qui la motive, mais qui motive néanmoins cette réponse.

Qu'en est-il ? Monsieur Mathias Rollot se barde de l'appareil méthodologique et référentiel propre au chercheur pour dépecer un texte qui, lui, s'inscrit dans un récit, la réflexion d'un architecte motivé par le désir de comprendre et faire comprendre son champ disciplinaire qui n'est pas celui de l'anthropologie ou autres disciplines universitaires qui ont leurs propres codes et qui ne sont pas ceux des architectes. Alors, bien sûr, nous ne parlons pas le même langage et, de fait, l'auteur de cet article n'a pas voulu se rendre accessible à un mode de réflexion qui prend des chemins de traverses et s'évade quelque peu du chemin bien tracé de la recherche académique. Forcément comme il y a malentendant, il y a malentendu. L'ensemble de l'article est une somme d'attaques systématiques que je pourrais reprendre une par une si l'exercice ne s'avérerait passablement ennuyeux. Je retiendrai deux choses cependant tant elles m'ont heurté par la façon expéditive et mensongère de mettre en cause les idées que j'avance.

J'ose espérer, monsieur, que vous n'avez pas lu mon livre pour me faire dire que je tiendrais les chasseurs-cueilleurs pour des êtres inférieurs à ceux qui se sont sédentarisés. À plusieurs reprises j'écris combien ce mode de vie n'a rien à envier à celui des sédentaires, parfois même avec une pointe d'envie. Ce dont je parle, c'est de différences de processus. Le chasseur-cueilleur se place dans un temps cyclique qui voit le temps se répéter alors que le sédentaire se place dans un temps en permanence évolutif, une évolution exponentielle dans laquelle il s'inscrit et qui ne peut exister que par l'état sédentaire. De là à me faire dire que je tiendrais l'un pour inférieur à l'autre... c'est tout simplement malhonnête. Vous citez Pierre Clastre qui nous dit que "rien ne sert d'opposer le fusil à l'arc". Comment ne serais-je pas d'accord quand je dis moi-même : *L'humain du Néolithique qui fabrique l'herminette qui va lui permettre de travailler l'arbre et lui servir à cuire des céramiques, n'est pas un processus différent de celui qui va fouiller la terre pour trouver le charbon à mettre dans la machine à vapeur.* Mais ce que je dis aussi est que *la sédentarisation, ce n'est pas l'humain qui cesse de parcourir le monde, c'est l'humain qui devient industriel et crée des établissements pour satisfaire à cette condition.* C'est de ce point de vue que je regarde les différences, non pas celle d'une capacité à développer de la pensée, comme vous me le faites dire, mais celle de développer des processus d'évolution différents. Et là, tout change ; l'arc qui passe par le filtre de la condition industrielle devient fusil, et les deux n'ont plus alors tout à fait la même valeur. S'il fallait vous en convaincre, je laisserais les indiens d'Amérique vous en faire la démonstration, ils ont un historique assez convaincant sur le sujet, et vous seriez bien inspiré de citer Philippe Descola à bon escient.

Par ailleurs il me semble que vous n'avez voulu comprendre la valeur que j'accorde à l'enceinte. Elle n'est pas le sujet du livre qui, lui, parle de la rupture consommée par l'humain sédentaire avec son milieu originel en s'inscrivant dans un monde fictionnel. Elle est *le personnage* qui permet d'accompagner le lecteur dans un récit. L'enceinte est, de ce fait, une figure de théorie et non pas un objet architectural. J'entends par figure de théorie, une figure qui n'a ni forme, ni échelle, qui est valable pour l'ensemble de la production architecturale quels que soient le temps et le lieu dans lesquels elle se place. La figure de l'enceinte, parce qu'elle est informe, ouvre à la compréhension et à l'interprétation de celles qui ont été édifiées.

De fait, la question chronologique, qui alignerait des enceintes dans une rythmique régulière, est sans objet pour tenir le rôle que je leur fais tenir, et si je convoque de très anciennes enceintes, comme les plus modernes avec un vide entre les deux, je laisserai Giorgio Agamben dans *Nudités* (p.29), vous en donner la raison : *Les historiens de l'art et de la littérature savent qu'il y a entre l'archaïque et le moderne un rendez-vous secret, non seulement parce que les formes les plus archaïques semblent exercer sur le présent une fascination particulière, mais surtout parce que la clef du moderne est caché dans l'immémorial et le préhistorique... C'est en ce sens que l'on peut dire que la voie d'accès au présent a nécessairement la forme d'une archéologie.*

Une chose finalement m'interroge : Pourquoi m'avoir offert un article de quatre lourdes pages ? Qu'est-ce qui a retenu votre attention au point de m'honorer de la sorte ? Je vous remercie d'ailleurs pour cet effort car votre article m'éloigne un peu plus du terrible linceul de l'indifférence.

Si vous m'avez lu, je vous ai lu aussi et quand je parcours à nouveau vos quatre pages, une chose m'interpelle : elles ne disent rien. On voudrait, dans un article de cette nature, voir être portée une critique constructive qui dirait des arguments de pensée qui élèveraient le débat. Mais de pensées exprimées par vous... aucune ; un grand vide qui fait que votre texte qui devrait se terminer sur une pensée conclusive, en sa terrible absence, se termine lamentablement sur une parole insultante pour ne pas dire diffamatoire.

Alors qui êtes-vous, monsieur, pour écrire un article qui s'avère n'être finalement qu'une somme haineuse ? Au vu du peu d'esprit et d'humour qui l'habite, je pencherais volontiers pour vous inscrire dans la très peuplée corporation des chercheurs institutionnalisés tant votre prose en utilise les codes. Vous vous parez d'une solide armure faite de conditions méthodologiques et référentielles derrière lesquelles vous vous tenez bien à l'abri et qui vous fait tenir l'aplomb. Mais le contenant, tout rutilant soit-il, ne présuppose pas du contenu et il se trouve que, lorsqu'on effeuille cette parure pour y chercher l'or d'une pensée nue, on est souvent déçu par le peu qu'on y trouve... et question déception, vous êtes au rendez-vous.

Mais que me dites-vous quand vous posez cette question ? *quelles sont, plus précisément, les intentions et finalités théoriques globales du texte ?* Pour le savoir je vous suggère de relire la seule dernière phrase de la conclusion. À l'aune de celle-ci, pour pourriez reprendre mon texte. Il faudrait pour cela un peu de bienveillance, le risque de penser par vous-même et poser un instant la pesante armure méthodologique et référentielle qui vous accable.